



Bruno Testa

**Nos années
glorieuses**

roman

Le Pommier

Nos années
glorieuses

Bruno Testa

Nos années glorieuses

roman

Le Pommier

ISBN 978-2-7465-2467-5
Dépôt légal: 2022, janvier
© Le Pommier / Humensis, 2022
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

« Si vous ne trouvez pas une prière
qui vous convienne, inventez-la. »

SAINTE AUGUSTIN

Chez la Marguerite

Bien avant d'être un père en chair et en os, mon père n'a été qu'un pas. Un pas qui arrivait dans l'ombre avec l'escalier qui grince. Un pas qui devenait une porte qui s'ouvre, une tête, des yeux furieux ou qui feignent de l'être, et puis une voix. Il arrivait à l'heure où l'on avait fini de « souper », comme on appelle le repas du soir dans le milieu ouvrier. En entendant l'escalier en bois grincer, on interrompait nos chamailleries à table.

« Qu'est-ce qui se passe ici ? »

C'est les premières paroles que l'on entendait de lui. Paroles qui éteignaient toute joie, nous enveloppaient soudain d'un voile de peur et de silence. La présence du père disait qu'il était l'heure d'aller se coucher. Dans le lit que je partageais avec mes deux sœurs, Roseline et Patricia, on ne dormait pas tout de suite. On poussait un peu la porte, quand elle n'était pas entièrement fermée, pour saisir un

rayon de lumière venant de la cuisine. On tendait l'oreille pour surprendre la conversation des parents ou pour entendre Jean Nocher parler dans le poste de radio, avec une voix grave, de guerres qui se déroulaient on ne sait où. On jouait à se caresser les bras, doucement, à tour de rôle. C'est Patricia qui avait instauré ce jeu et insistait pour que l'on prolonge la séance le plus longtemps possible avant de choisir qui avait gagné. C'était une compétition dans l'ombre, le but étant d'être le plus doux, le plus léger possible. Dans son lit d'enfant, le petit frère déjà dormait.

Le matin, la lumière entraînait alors que ma mère était déjà levée, le père parti depuis longtemps. La lumière jouait avec les rideaux de rayonne, développait des ombres. Toute l'imagination du monde se tenait là, dans les plis des rideaux que l'air agitait quand la fenêtre était ouverte l'été. C'était à volonté des rêves ou des cauchemars, des fées ou des sorcières. Puis on se déployait. Le lit des parents, désormais vide, était une île à conquérir. Notre lit, dans le coin près de la porte, un radeau à désert. On glissait à plat ventre sur la carpe, puis sous le lit des parents. On s'inventait des souterrains ou des grottes. Au ras du sol, la chambre était immense. Une terre inconnue, une géographie nouvelle. Le froid lisse de la carpe ajoutait à l'aventure. C'était

l'eau froide des rêves, la preuve qu'on peut glisser infiniment sur la vie.

*

L'hiver, on se tenait tous dans la cuisine, autour du fourneau à charbon qui pressurisait la pièce. Une lumière jaune tombait de l'ampoule nue qui pendait du plafond, écrasait les objets de leurs ombres menaçantes. L'hiver, il faisait chaud, terriblement chaud, tandis que la cocotte-minute rajoutait de la pression dans la pièce, que la bouilloire bouillonnait sur un coin du feu. La fenêtre de la cuisine donnait dans la cour. Une cour en pente avec du ciment gris craquelé par endroits, plus loin de la terre noire, et en face un bâtiment badigeonné d'ennui.

La carpeite de la cuisine était plus chaude, mais elle ne donnait pas la vie. Le terrain de conquête était devenu minuscule. Il fallait chercher l'aventure entre les chaises, sous la table, à côté de la grande chaise pour enfants où le petit frère trônait comme un nouveau roi, basculait parfois dangereusement en arrière. Chercher l'aventure malgré les éclats de voix, les paroles des grandes personnes, les mêmes paroles toujours recommencées. On sentait confusément le monde lourd des grands qui ne glissent pas sur la carpeite ou sous

la table. Pour eux, les rideaux ne remuaient pas les ombres, n'enveloppaient pas le monde dans ses plis. Les grandes personnes ne riaient pas, ou alors très peu, en une seule fois, comme s'il fallait épuiser d'un seul coup sa joie avant de reprendre ses soucis. Les grandes personnes s'activaient. Elles faisaient des choses mystérieuses au-dehors, d'où elles revenaient fatiguées, mécontentes. Comme mon père le soir, quand il montait l'escalier. Comme ma grand-mère qui revenait de la Source, l'usine d'eau minérale gazeuse le long de « la Grande Route », ses yeux bleus étincelant de colère, vociférant des mots d'italien que je ne comprenais pas. Dans la cuisine, l'hiver, il y avait des corps, trop de corps. Pas assez de place pour se mouvoir vraiment. Pas assez de solitude pour disparaître. De la mauvaise humeur, des heurts, des chocs. Les pleurs du petit frère mélangés à la buée.

Heureusement, il y avait l'escalier en bois, raide, qui tombait directement dans la cour. La Marguerite habitait en bas de l'escalier, à gauche, un deux-pièces elle aussi. Une pièce pour manger et dormir. Une autre pour son petit magasin, une mercerie dont la vitrine donnait sur la rue principale, en face du mur noir de la Verrerie. Sa boutique était un autre territoire, plus riche encore qu'au ras du sol, que sur la carpepe ou sous le lit des parents.

Avec des étoffes qu'on coupe, un mètre en bois, des grands ciseaux noirs, des blouses, des pull-overs, des rubans, des pelotes de laine de toutes les couleurs, des bobines de fil, des boîtes de boutons. On pouvait se cacher parmi les robes qui pendent sur des cintres ou sous le comptoir central parmi les piles de chemises. On pouvait rester des heures à se déguiser, à s'envelopper dans des étoffes, à s'asperger de parfum, à s'enduire les cheveux de brillantine. On pouvait oublier le monde des grands.

*

La Marguerite ne tenait pas seulement boutique, mais salon. Normal : ses clientes étaient toutes de vieilles connaissances. Veuves depuis longtemps, depuis toujours, elles se retrouvaient l'après-midi pour boire le café. Il y avait la mère Marion, gentille, massive, avec de grosses jambes et des bas gris, avec son œil crevé qui coulait indéfiniment sur son visage triste. La mère Volpier, petite et sèche, toujours en mouvement, son chignon posé à l'arrière du crâne, ses lunettes rondes sur le bout du nez, sa voix haut perchée. Elle lisait à longueur de journée des romans-photos. On disait qu'elle perdait la boule. Que c'est l'apparition du nouveau franc qui lui avait chamboulé la tête. Elle ne comprenait rien

à ces francs qui se divisent par cent. Elle se trompait de billet, oubliait sa monnaie, se faisait escroquer peut-être. Le nouveau franc était sa terreur. La préfiguration d'un avenir hostile dans lequel elle n'avait plus sa place.

Parfois, le samedi, venait la Jennie qui travaillait à la Source avec ma grand-mère, à ramasser des bouteilles d'eau gazeuse sur la chaîne. La Jennie ne se déplaçait jamais sans son sac en toile noire où était cachée une bouteille de gnôle enveloppée dans du papier journal. Elle avait un visage d'enfant aux yeux étonnés mais bouffi par l'alcool, une blouse sale, et des galoches aux pieds qu'elle retirait quand elle se sentait à l'aise. On pouvait voir alors ses doigts de pied noirs de crasse remuer dans les airs avec volupté. Lorsqu'un fumet nauséabond se dégageait, qu'elle entendait des réflexions, elle remettait ses galoches, un peu déçue, en disant : « Ah, vous y craignez ! »

Venait l'heure du café. La Marguerite me confiait une mission dont je n'étais pas peu fier : taper au plafond avec le balai pour appeler sa belle-fille, la Lucienne, qui habitait l'appartement du dessus. La Lucienne viendrait à son tour frapper à la porte en face pour inviter ma mère à descendre. Car c'était le destin des femmes nouvellement mariées que de rejoindre la tribu des vieilles, d'apporter leur sang